

Quel est cet homme mystérieux qui traque Marie la meurtrière jusqu'en Inde où elle a décidé de partir avec son amant, et l'épie sans cesse, le regard dissimulé par des lunettes noires ? La rencontre d'un Indien mystique dans les bas quartiers de New Delhi où elle erre hagarde et terrifiée la sauvera-t-elle du sort tragique que lui a prédit une voyante ?

L'HOMME AUX LUNETTES NOIRES

CHAPITRE PREMIER

Lumières rouges tamisées. Serviteur asiatique et silencieux. Musique grêle.
Paris. Un restaurant chinois parmi tant d'autres.
Un homme. Une femme. Parmi tant d'autres.
La femme.
Moi.
L'homme.
Celui que j'aime.
– As-tu fais faire ta vaccination variolique.
– Oui, et toi ?
– Moi aussi.
Dialogue sans romantisme.
Nous avons dépassé le stade de la contemplation silencieuse.
Fini cette communion instantanée qui s'établissait entre nous dès que nous étions en présence l'un de l'autre.
Maintenant, nous en sommes aux paroles. Nécessaires depuis que nous avons décidé de passer à l'action.
L'action, un départ à deux Pour l'Inde.
Je quitte tout. Mari, situation, enfant.
L'enfant, un fils, en pension à Zurich. Sa santé.
D'accord, je le vois très peu mais New Delhi, c'est quand même plus loin que la Suisse.
Lui dire au revoir avant de partir ? Lui expliquer tout ? Il est trop jeune. À peine dix ans. Je lui raconterai que je pars en voyage d'affaires.
– À quoi penses-t ?
Comme au sortir d'un rêve, je contemple la main de Marc sur la mienne.
Rien à lui cacher. Je le regarde.
– Je pensais à Renaud.
Sa main est restée immobile sur la mienne mais un petit muscle a trembloté sous son œil.
– Tu ne vas pas renoncer à nos projets au dernier moment ?
Je souris.
– Rassure-toi. Je ne reviens jamais sur une décision que j'ai prise.
Sa main me quitte. Il boit une gorgée de thé vert, repose sa tasse.
– Tu veux dire que si tu n'étais pas aussi orgueilleuse, tu resterais à Paris.
C'est une affirmation. Pas une question.
Je hausse les épaules gentiment.
– Si j'ai décidé de partir, c'est parce que je t'aime. Tu ne le savais pas encore ?
Sa main a repris la mienne. Il me caresse le bout des doigts.
– J'avais besoin de te l'entendre dire.
Je hume avec satisfaction l'odeur douceâtre qu'exhale le Chop-Suey dans le plat que le serveur vient de déposer sur la table.
– Dis, tu ne crois pas que nous aurions pu choisir une autre cuisine que celle-ci pendant les quelques jours qu'il nous reste à vivre à Paris. Je ne nous donne pas une semaine de vie en Extrême-Orient pour regretter le steak-pommes-frites et le camembert.

Marc va me répondre lorsque, soudain, nous avons conscience d'une présence.
Une femme. Âgée. Elle a un foulard délavé noué sur la nuque. Un assemblage d'étoffes de couleurs criardes lui sert de robe.
Une Gitane.
Je frissonne sans avoir froid.
– Donnez-moi votre main, madame, me demande-t-elle avec un sourire engageant qui découvre des dents longues et jaunies.
Je ne quitte pas mes baguettes pour autant.
Marc sourit. Je lui en veux, lui ordonne sèchement :
– Donne-lui dix euros qu'elle s'en aille !
– Je ne prends rien sans donner quelque chose en échange, rétorque la Gitane, fièrement.
Bien sûr, je la regarde. Mes yeux croisent les siens. Elle me fait pitié, moi qui, habituellement, suis peu sensible à ce genre de sentiment. Qu'est-ce qui me prend ?
Je sais fort bien que je ne dois pas lui tendre la main, mais c'est plus fort que moi.
Une mise au point, quand même.
– Je ne crois pas aux prédictions.
La bohémienne a pris ma main dans la sienne.
– Si, vous y croyez. Et vous avez peur d'entendre ce que je vais vous dire.
Je regarde Marc, vexée. Il sourit toujours, amusé. Je l'aurais voulu grave et attentif. La vieille a raison. J'y crois. Ne pas le montrer.
– Vous allez faire un grand voyage. Très bientôt. Au-delà des mers.
Je me sens mieux, soudain.
– Exact. Je pars avec mon mari, ici présent. La femme regarde Marc.
– Cet homme n'est pas votre mari.
– Encore exact. Mais il le deviendra.
La vieille se met à parler dans un langage que je ne connais pas. Enfin, elle se décide à traduire.
– Vous n'épouserez pas cet homme.
Je retire ma main d'un geste sec.
– Merci. Cela suffira. Vous avez gagné votre argent. Paie-la, Marc. Et qu'elle déguerpisse au plus vite !
J'ai parlé un peu trop fort. Heureusement, c'est le genre de restaurant presque désert à midi. Les rares clients sont assez éloignés de nous. Seulement des hommes. Déjeuners d'affaires.
Marc sort son portefeuille, en tire un billet de dix euros qu'il tend à la bohémienne. Qu'elle ne prend pas.
Ses yeux regardent ailleurs, loin derrière moi. Elle n'a plus besoin de ma main pour continuer sa voyance.
Sa voyance ! Son numéro, plutôt.
Appeler le serveur pour qu'il la flanque dehors.
Son billet à la main, Marc attend. Je voudrais qu'il ait la parole, le geste qui casseront l'enchantement. Rien. Il reste immobile, écoute la vieille débiter sa salade. Non prévue au menu !
Ma parole, à voir sa tête, il y croit, lui aussi ! Il avait caché son jeu derrière un sourire amusé.
La diseuse de bonne aventure murmure.
– Vous n'épouserez pas l'homme que vous aimez.
Elle radote la vieille. Pourtant, chez moi, ça craque à l'intérieur.
L'homme que j'aime...
C'est vrai que j'aime Marc. Il est mon amour-réponse. À toutes les questions que j'ai cessé de me poser depuis que je le connais.
Avant, je cherchais toujours le « pourquoi » du « comment ». Maintenant, plus de questions. Une seule réponse : « LUI ». Je m'accrocherai à lui. Personne au monde ne pourra me le ravir.
« Tais-toi, vieille sorcière » !
A-t-elle continué de parler tandis que je dialoguais avec moi-même ?
Je l'entends dire.
– Aucune importance. Vous avez été mariée avec lui dans une vie antérieure.
C'est vrai. Dès que j'ai vu Marc, j'ai eu l'impression que je le connaissais déjà.
Idiote. Voilà que je déraille, moi aussi !

Marc. Rien à lire sur son visage.
Il tient le billet de dix euros entre deux doigts, comme une cigarette.
Un calme, Marc. Je ne l'ai jamais vu en colère.
Quand quelque chose lui déplâit, il devient seulement un peu plus calme, un peu plus froid. Si ça explose, c'est à l'intérieur. Et ça ne fait de mal qu'à lui.
Moi, mes sentiments sont tout en surface.
Si Marc ne se décide pas à intervenir, c'est moi qui vais la virer, la sorcière d'occasion. Et vite fait, encore !
Marc me fait un clin d'œil. Quelque chose comme un signe d'assentiment. Il veut qu'elle continue. Un comble !
Son regard confiant n'arrive plus à me rassurer.
– C'était à Pise en 1672. Mon Dieu ! comme vous avez été heureux !
Elle ne compromet pas beaucoup sa réputation, la Gitane. Voilà une prédiction que j'aurais bien du mal à vérifier.
Je me prépare à la rembarrier vertement lorsque son visage transfiguré arrête net ma rebuffade.
Bouche ouverte sur mon sarcasme, je la regarde. J'écoute. Le spectacle commence à m'intéresser. Ce n'est plus de l'angoisse qui m'envahit, c'est du rire. Un rire nerveux que je retiens. Marc n'aimerait pas.
– Vous êtes unis pour l'éternité.
La réflexion de la bohémienne m'agace. L'éternité. Je n'ai pas l'intention de faire avec elle le plongeon dans la métaphysique. Ma parole, elle s'y croit !
Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'instant présent. Et il commence à peser lourd.
– J'ai été très heureuse d'apprendre tout ça, mais je pense que vous en avez assez dit. Allez porter vos prophéties ailleurs maintenant, voulez-vous ?
Je tire le billet de dix euros des doigts de Marc et l'enfouit dans la poche qui bâille à sa robe.
Elle est toujours immobile, les yeux fixes. Ah non, elle ne va pas nous faire croire qu'elle est en transes !
Je lève le bras et j'agite la main devant ses yeux.
– Réveillez-vous. Le train rentre en gare !
Elle saisit mon poignet d'un geste inattendu, la serre convulsivement. Son regard s'horripile.
– Vous avez du sang sur les mains.
Je continue dans l'humour.
– Dans ce cas, je vais aller me les laver, si vous le permettez.
J'essaie de me dégager. En vain. Je lance un appel muet à Marc. Qui réagit. Pas assez vite.
– Votre mari vous tuera. Dans la nuit du vingt et un au vingt-deux février.
Je fais un bref calcul. Nous sommes aujourd'hui le dix-huit février. Dans quatre jours.
Marc intervient.
– Laissez madame, voulez-vous, et partez.
C'est moi qui retiens la diseuse de bonne aventure.
– Dites, elle n'est pas claire, votre prédiction. Si mon mari doit me tuer, pourquoi est-ce moi qui ai du sang sur les mains ?
Elle farfouille dans sa poche. Va-t-elle me rendre le billet de dix euros que je lui ai donné ? Non. Elle en retire un chiffon sale qui a dû être un mouchoir, essuie la sueur qui perle à la racine de ses cheveux gris.
Bien contente qu'elle m'ait lâché la main, quand même.
Elle tourne les talons. Je l'arrête par le bas de sa jupe. Elle me regarde une dernière fois, me dit.
– Le sang lave le sang.
– Laisse-la partir, me dit Marc calmement.
Je lâche la robe de la vieille femme.
Quand la voix de Marc se fait douce comme ça, je suis perdue. Pour moi, c'est le nirvana sans escale.
Il lui suffirait de me dire : « Jette-toi du haut de la Tour Eiffel ». Je déploierai les ailes que je n'ai pas et je m'envolerais dans les airs le sourire aux lèvres.
Voilà ce que Marc a fait de moi, la femme de tête, la réaliste, l'orgueilleuse. Une aliénée mentale. Par le simple pouvoir de sa voix.

Je reviens à moi, au décor chinois, au *Chop-Suey*.

À propos de *Chop-Suey*, je m'en prends aux patrons du restaurant.

– Le plat est froid, maintenant. Ils ne devraient pas permettre à n'importe qui d'entrer dans leur restaurant. Je ne reviendrai jamais ici.

– Certainement, me répond Marc tranquillement. Car, dans quatre jours nous nous envolerons pour l'Inde.

Le sourire se fait attendre, sur mon visage. Quand il arrive enfin, il ressemble à un rictus.

Néanmoins, j'approuve.

– C'est vrai, mon chéri. Dans quatre jours nous serons enfin réunis définitivement. Malgré les prédictions de la vieille chouette, j'ajoute.

– N'y pense plus. Cette femme ne devait plus avoir toute sa cervelle.

– C'est évident. Il n'empêche qu'elle a salement troublé notre tête-à-tête.

– Nous en aurons d'autres. Nous avons l'éternité devant nous.

– Ne me parle pas d'éternité, veux-tu ? dis-je en froissant ma serviette abandonnée sur la table.

D'un geste, Marc appelle le garçon, me demande :

– Que prendras-tu comme dessert ?

– Choisis pour moi, je réplique, maussade.

Marc commande des ananas au kirsch. Il connaît mes goûts. C'est vrai que dans une vie antérieure...

Je secoue la tête comme pour me débarrasser d'une pensée obsédante. Les boniments de la vieille vont-ils me poursuivre encore longtemps ?

Il faut croire.

– Tu te rends compte ? Elle a dit que mon mari allait me tuer dans la nuit du vingt et un au vingt-deux février.

Marc coupe délicatement un morceau d'ananas avec sa petite cuillère.

– Elle a dit aussi que tu partais faire un grand voyage au-delà des mers. Ce n'est pas très compatible avec ta mort, tu ne crois pas ?

Une grande bouffée d'oxygène monte soudain à mon cerveau. C'est vrai, elle a dit ça. Donc, elle débloquent. Une folle, vraiment !

– Tu es formidable, Marc. Comment n'ai-je pu réaliser plus tôt qu'elle se contredisait ?

– Parce que tu étais en colère. L'énervement t'avait privé pour un moment de tes facultés de raisonnement. C'est tout. Si nous parlions de choses sérieuses, maintenant ?

Il a raison.

Nous mettons au point l'heure et le lieu de notre rendez-vous à Zurich. Nous nous retrouverons le minimum de temps avant le départ. Inutile de se faire remarquer à l'aéroport. On ne sait jamais.

Je vole déjà vers l'Inde en pensée. La Terre Promise.

Bien sûr, mon mari n'est pas au courant de ma liaison. Depuis plus d'un an que je connais Marc, j'ai pris les précautions nécessaires pour qu'il n'ait aucun soupçon.

La volonté de garder Marc et mon bonheur m'ont donné tous les courages.

Même celui de jouer la comédie de l'amour conjugal.

Plus que quatre jours et je serai délivrée de tous mes mensonges. Je n'appartiendrai plus qu'à Marc.

Je ne serai plus que la femme d'un seul homme, un seul amour.

J'embrasse Marc sur le seuil du restaurant comme si je ne devais plus le revoir. Nous avons décidé de ne plus nous rencontrer à Paris.

Quatre jours sans voir Marc, comme cela va être long. Une éternité.

Une éternité ? Ah non ! Vieille folle, va !

CHAPITRE II

Naturellement, le toubib ayant refusé de me faire la vaccination antivariolique au pied à cause des risques d'infection, ma cuisse s'orne d'un magnifique bouton qui suppure.

J'ai collé dessus un sparadrap pour que Gilles, mon mari, ne s'en aperçoive pas.

Raté !

– Pourquoi portes-tu ce pansement à la cuisse ? Tu t'es blessée ?

– Un furoncle.

– Ah ! commente-t-il, l'air rêveur.

– Tu sais, cela m'arrivait souvent quand j'étais môme, je précise pour qu'il n'aille pas penser trop loin. On ne sait jamais ce qui peut passer par la tête d'un mari jaloux.

Ce n'est pas le moment de lui donner des soupçons. D'autant plus que malgré mes efforts pour lui donner le change, je reste de glace dans ses bras.

Depuis que j'ai décidé de partir avec Marc, je ne suis plus là. Mon esprit et mon cœur sont partis en éclaireur pour l'Inde.

À propos de départ...

– J'ai l'intention d'aller voir Renaud.

– Pourquoi ? D'habitude, tu n'y vas qu'une fois par mois.

Déjà les questions.

– Je m'ennuie un peu de lui.

Il se fait tendre. Je déteste.

– Pauvre chou ! Je comprends qu'il te soit dur de vivre loin de ton fils. Pense à sa santé. Tu sais combien il est fragile. Le climat de Paris ne lui conviendrait pas du tout.

– Je sais et je suis inquiète.

Devant son air étonné, je m'explique.

– Un pressentiment.

Il ne doit pas savoir ce que c'est car son visage reflète toujours la même incompréhension.

Moi, si.

J'avais des presciences de temps à autre quand j'étais gamine. Moins souvent que des crises de furonculose...

Gilles a dû réaliser.

– Quand pars-tu ?

– Mardi.

Mardi, c'est le vingt-deux février.

Un sourire amuse mes lèvres. Si j'en croyais les dires de la sorcière, je devrais être morte, à cette date, assassinée par Gilles.

Le pauvre ! Il suffit de le regarder pour être rassurée. Incapable de se rendre compte de son infortune. Il ne s'est même pas aperçu que je lui jouais la comédie de l'amour.

Je réponds à son baiser. Avec passion. Pour Marc, je suis capable de tout. Puis je sors de la chambre.

Je me demande si je vais pleurer ou si je vais piquer une crise de nerfs. Rien ne se produit. Je me dirige vers la salle d'eau. Pour un bain purificateur.

J'en sors lavée mais non purifiée. Un peu comme la clef du cabinet de Barbe Bleue. Frottée à mort, le sang s'obstine à rester dessus.

À propos de sang.

Je regarde mes mains. Du sang sur les mains. Pourquoi ? Comment ? Non, je ne vais pas commencer à me poser des questions. Marc a dit que la vieille femme était folle. Et il a raison.

Je me glisse dans les draps. Seule. Heureusement, Gilles et moi nous faisons chambre à part. C'est ainsi dans le Grand Monde dont nous faisons partie.

Et je pense.

À Marc.

J'anticipe.

Nous nous sommes retrouvés à l'aéroport de Zurich. Je suis partie un jour plus tôt que lui pour aller voir Renaud. Côte à côte dans le Boeing, main dans la main, nous nous envolons vers l'Inde.

Libérée des chaînes que je me suis forgée pour faire comme tout le monde : mariage, enfant, situation, je me réalise enfin.

J'écris moi-même toute seule l'histoire de ma vie telle que je la souhaite du fond de mon être.

« Personne ne fait l'histoire s'il n'ose risquer jusqu'au bout l'expérience qu'est sa vie ». Un sentiment d'orgueil. Ne plus se contenter d'exister. Vivre pour vivre.

Pourquoi la main de Marc devient-elle soudain froide dans la mienne ? Pourquoi m'entraîne-t-il dans cette grotte souterraine ?

À l'infini, j'aperçois des cierges qui brûlent. Ils sont de différentes hauteurs. Il y en a des petits, de très hauts, des moyens. À chaque instant, il en meurt tandis que d'autres flammes naissent sur des cierges neufs.

Je crie.

– Marc, où m'emmènes-tu ? Où sommes-nous ?

Il me regarde sans répondre.

Je m'aperçois alors que ce n'est pas Marc mais un homme que je ne connais pas.

Il est beau, séduisant. Une sorte de fascination se dégage de lui. Il attire. Il repousse aussi. Est-ce parce que sa main est si froide ?

Ses yeux sont magnifiques. Parler pour échapper au charme.

– Qui êtes-vous ?

Son sourire s'étire sans s'ouvrir. D'un geste théâtral il me désigne les cierges allumés.

– Vous voyez là les cierges de la vie humaine.

Mais oui, j'y suis. Cette grotte souterraine, ces chandelles...Elles me rappellent un conte de Grimm que j'ai lu quand j'avais une dizaine d'années.

Il y aussi cet homme à la main glacée. C'était...

Il continue.

– Les grands cierges appartiennent aux enfants, les moyens aux adultes, les troisièmes aux vieillards.

Je me souviens. C'étaient aussi les paroles que prononçait le personnage du conte.

– Mais souvent, poursuit-il, les enfants et les adultes n'ont que de petits cierges.

– Montre-moi mon cierge, dis-je à la Mort, imitant le héros du conte de Grimm.

Il me désigne une bougie prête à s'éteindre.

– Le voici.

Je m'insurge. Non, ce n'est pas possible. Je ne vais pas mourir. À trente-cinq ans.

D'autres meurent bien à cet âge. Et bien avant. D'autres, oui. Pas moi.

Un doute affreux m'envahit.

– Quel jour sommes-nous ?

– Le vingt-deux février.

La date à laquelle la voyante a prédit ma mort. Ce n'est pas vrai. Marc lui-même m'a dit qu'elle avait menti. Mais où est-il donc ? Pourquoi m'a-t-il laissé seule face à mon angoisse ?

Moi si fière, si orgueilleuse, je deviens lâche soudain.

– Je t'en supplie. Rallume un nouveau cierge pour moi !

La Mort secoue la tête négativement et, les yeux clos, j'entends sa réponse.

– Il faut d'abord qu'il s'en éteigne un pour que je puisse en allumer un nouveau.

Désespérée, j'ouvre les yeux.

L'aube dissipe les ombres dans ma chambre mais pas celles qui assombrissent mon cerveau.

Ainsi donc, je vais mourir la nuit prochaine. C'est inéluctable.

Tout mon être se révolte. La prédiction de la femme, l'inquiétude qui m'habite au moment de sauter à pieds joints dans mon destin, l'angoisse de la mort qui hante chacun de nous plus ou moins consciemment, ont déclenché ce cauchemar.

Heureusement, je ne me laisse pas aller trop longtemps à mes émotions. Je raisonne froidement. J'ai arraché de ma vie les remords inutiles, la pitié malsaine.

Après tout, mon mari se remettra bien un jour ou l'autre du choc de mon départ. Il se bâtira une nouvelle vie, lui aussi.

Je me sens distante, lucide. J'ai quitté ma peau d'âne pour me retrouver jeune et pure comme je l'étais avant l'erreur qu'a été mon mariage.

Je bâtirai un nouveau foyer. J'aurai un autre enfant.
Avec Marc.

La journée se déroule normalement. Je peux faire mes bagages sans me cacher...puisque je pars en Suisse!

Séance chez le coiffeur et à l'institut de beauté. Visite chez ma couturière pour y prendre les ensembles légers que je lui commandés. Elle s'est étonnée. Pour une fois, j'ai devancé le printemps.

Chez moi, j'essaie mes nouveaux vêtements et je me regarde. Avec les yeux de Marc. Oui, il me trouvera belle.

Le soir arrive très vite. Mon mari m'a téléphoné pour m'avertir qu'il ne rentrerait pas dîner. Tiens !

Il sait pourtant que je pars demain matin très tôt. Un ennui dans son travail, a-t-il précisé.

Seul devant mon couvert, j'attends qu'Anna, la bonne, apporte le premier plat.

Auquel je touche avec parcimonie. Ma ligne. Je dois rester mince, comme Marc aime qu'une femme le soit.

Machinalement, je regarde Anna qui débarrasse la table. Ses cheveux noirs lovés en un chignon sans grâce. Les épingles y sont plantées au hasard. Pourvu qu'il tienne, elle n'en demande pas plus.

Je passe une main manucurée dans le mien, artistement composé par Manuêlo, mon coiffeur attitré. C'est lui qui a voulu que je me laisse pousser les cheveux et que je revienne à ma couleur naturelle le noir que j'avais délaissé pour l'auburn.

Lorsqu'Anna relève la tête, je m'aperçois que ses yeux sont rouges et que son visage est gonflé.

Je me sens toutes les bontés, ce soir.

– Qu'avez-vous, Anna ? Vous avez pleuré ?

Ses joues pleines deviennent cramoisies, soudain.

Vingt ans à peine. Quinze ans de moins que moi. Je n'ai pas encore de rides mais mes traits se sont un peu figés. Toutes les émotions, sans doute, que j'ai éprouvées et refoulées.

Son visage à elle garde la faculté de s'émouvoir, propre à la jeunesse.

Elle me répond, confuse.

– Je suis enrhumée, madame.

Je souris.

– La jeunesse est bien imprudente. Je suis sûre que vous ne vous couvrez pas assez pour sortir.

Elle semble émue. Elle se laisse prendre à mon ton faussement naturel.

Je sais pertinemment que le chauffage est inefficace dans la chambre de bonne qu'elle occupe, sous les toits.

Elle me quitte précipitamment, gênée semble-t-il par ma sollicitude, les bras chargés de vaisselle.

Je bois une infusion de tilleul-menthe, comme chaque soir après le dîner et je me retire dans ma chambre.

Je m'assois devant mon secrétaire anglais. Quelques factures à régler. Évidemment, mon stylo à encre est sec. Je cherche une cartouche ? En vain.

Je me lève, me rends dans la chambre-bureau de Gilles. Je trouve immédiatement ce que je cherche. Cependant, je m'attarde un peu, ouvre quelques chemises remplies de feuillets. Tout est catalogué, étiqueté, répertorié.

Le sourire aux lèvres, je continue mon inspection. Un cerveau bien ordonné, celui de mon « ex-mari ».

Je m'apprête à cesser mes investigations lorsqu'une chemise rouge, sous la pile, attire mon attention. Un nom dessus. Marie. Le mien. J'ouvre la chemise. Elle contient plusieurs pages dactylographiées.

Dès la première, je suis fixée. Le dossier rouge relate chacune de mes rencontres avec Marc. Rien n'y manque. Ni le jour, ni l'heure, ni l'endroit. Même les toilettes que je portais lors de mes rendez-vous clandestins.

Je reste atterrée, feuillette les pages du rapport et je lis au hasard. Inutile. Je connais aussi bien que le détective privé mes tête-à-tête avec Marc. Aussi bien mais pas mieux. Il y a même des faits que j'avais oubliés et que je retrouve, surprise, comme s'il s'agissait d'autres personnages que Marc et moi.

Vingt-cinq pages dactylographiées. Le temps d'un conte. Comme c'est banal, plat sans attrait, un roman d'amour vu par les yeux des autres.

Je suis furieuse et en même temps heureuse. Jamais personne ne connaîtra le monde merveilleux des émotions que nous avons vécues ensemble. Il est notre bien, le domaine invisible où jamais personne n'entrera.

Des questions. Pourquoi, puisque mon mari connaissait aussi bien le moment et le lieu de nos rencontres, n'a-t-il pas été jusqu'à me faire surprendre en flagrant délit d'amour ?

Une seule réponse. Parce qu'il ne cherche pas le divorce. Il ne veut pas que j'appartienne à un autre. Il me veut pour lui seul et, maintenant qu'il sait que ce n'est plus possible, il ne lui reste qu'une solution. Ma mort.

Il faut que je téléphone à Marc tout de suite. Il n'est plus nécessaire de prendre des précautions puisque Gilles sait.

Je remets les feuillets dans le classeur.

Chez Marc, le téléphone sonne désespérément. Il n'est pas chez lui. Il ne rentrera pas. Nous étions convenus de ne plus avoir de contact à Paris. Il est certainement allé dire au revoir à sa mère.

Je suis seule. Je dois agir seule. Comment ?

Mon mari sait que je dois partir avec Marc pour l'Inde. Il n'est pas rentré dîner ce soir exprès. Il attend que je sois endormie puis il viendra dans ma chambre. Il se penchera sur mon lit et il me tuera.

Ainsi, la prédiction de la voyante se réalisera. Non. Ça ne colle pas. Comment pourrai-je partir en Inde si je suis morte ?

Le rêve que j'ai fait me revient en mémoire. Une phrase s'en détache. Celle prononcée par la Mort.

« Il faut d'abord que s'éteigne un cierge pour que je puisse en rallumer un nouveau ».

Autrement dit :

« Une vie contre une vie ».

Cela ne devrait pas me faire sourire et pourtant, je souris.

Je suis complètement perturbée. Trop d'émotions, sans doute, en si peu de temps.

Je sais bien que non. C'est mon côté bagarreur, risque-tout qui prend le dessus. Il serait amusant de provoquer le destin.

Pour voir s'il va répondre.

Chiche !